JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

Vie de la Société

Journal de la société statistique de Paris, tome 82 (1941), p. 234-240

<http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1941__82__234_0>

© Société de statistique de Paris, 1941, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (http://www.numdam.org/conditions). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
http://www.numdam.org/

III

NÉCROLOGIE

Alfred KANNAPELL (1879-1942).

Le petit groupe de nos collègues assureurs est durement frappé : après le décès de M. William Lambert, dont notre ancien Président, M. Payelle, a retracé la vie de labeur, voici encore un grand travailleur qui nous quitte. Tous les collègues qui participaient à nos diners d'avant guerre se souviennent de la physionomie toujours souriante de M. Kannapell qui, le plus souvent accompagné de M^me^ Kannapell, ne manquait pas d'assister à nos réunions si cordiales.

Né à Paris, le 22 avril 1879, Kannapell prit sa licence ès sciences mathématiques et fut attaché au Laboratoire de la Faculté des Sciences de 1900 à 1902, année pendant laquelle il passa à l'Observatoire de Meudon, jusqu'en 1909, pour être nommé calculateur au Bureau des Longitudes; lors de la fondation en 1910 de la *Populaire* par notre sympathique collègue M. Duval Fleury, ce dernier lui demanda d'effectuer, de concert avec notre regretté collègue M. Galbrun, les travaux techniques permettant d'établir les barèmes des diverses combinaisons pratiquées par la Société. Ses travaux devinrent plus absorbants, au fur et à mesure du développement de la Compagnie; il résigna en 1920 ses fonctions au Bureau des Longitudes pour se consacrer exclusivement à ses calculs actuariels. Nommé sous directeur en 1935, lors de la célébration du 25^e^ anniversaire de la fondation de la Compagnie, il devint directeur technique en 1939, juste récompense de son labeur incessant.

Notre Société le nomma membre titulaire en 1929 sur la présentation du Président de la « Populaire », M. Duval Fleury et de moi même. Il intervint souvent dans nos discussions quand des questions de technique pure se présentaient, mais il n'avait pas le temps matériel de faire une communication sur l'assurance populaire, qu'il m'avait promise depuis longtemps. Il collaborait à divers journaux d'assurances et la réunion de ses articles aurait certainement pu faire le canevas d'une communication qui aurait intéressé les membres de la Société.

Nous nous souvenons tous de la parfaite aménité de notre regretté collègue, et les témoignages qui ont été apportés lors de ses obsèques montrent que son personnel l'aimait autant qu'il l'estimait pour sa haute valeur professionnelle.

Nous exprimons à nouveau, à sa femme, à sa mère et à sa fille nos très sincères et très respectueuses condoléances pour le cruel chagrin qu'elles viennent d'éprouver et que nous ressentons tous.

A. BARRIOL.

***

William LAMBERT (1874-1941).

M. le Président DE MARCÉ a annoncé, au début de notre séance du 21 mai dernier, le deuil dont la Société venait d'être frappée en la personne de notre collègue M. William LAMBERT. Il s'est fait, en termes émus, l'interprète des regrets qu'une telle perte nous inspire à tous.

Nulle existence, en effet, n'a été plus hautement exemplaire que celle de ce grand laborieux; nulle ne reste plus digne de notre souvenir.

Né en 1874 à Coutras, William LAMBERT, après de sérieuses études de droit à la Faculté de Bordeaux, s'était fait inscrire au Barreau de cette ville, en 1897. En 1898, il obtenait le diplôme de docteur en droit, avec une thèse remarquée sur le *Régime de la liquidation judiciaire considéré en lui même et dans ses rapports avec la faillite.*

Ses succès d'école et d'excellents débuts au Palais lui promettaient un bel avenir d'avocat d'affaires. Mais la destinée devait, suivant le mot du vieux tragique, *façonner* autrement sa vie.

En 1900, le fondateur de la Compagnie d'assurances contre les accidents « La Prévoyance », notre regretté collègue Alfred MAYEN, à qui la valeur du jeune avocat bordelais avait été signalée, l'appelait à Paris et lui offrait le poste de chef du contentieux dans sa Compagnie. Après avoir hésité quelque temps, William LAMBERT acceptait. Pas plus qu'Alfred MAYEN, il ne devait regretter sa détermination. Au cours des vingt années suivantes, il allait être successivement chef de division, sous-directeur et directeur. En 1928, après la constitution du groupe des trois Compagnies « La Prévoyance » (Accidents, Vie, Incendie), il devenait directeur général adjoint, puis co directeur général et enfin directeur général. A toutes les étapes de cette belle et droite carrière, il ne cessa d'être, dans la pleine acception du terme, le *right man in the right place*, égal à toutes ses fonctions, jusqu'aux plus hautes, à toutes ses responsabilités, même les plus lourdes.

Son activité était extrême et son pouvoir de travail inépuisable. Quelque absorbantes que fussent ses occupations de chef ou de directeur, il ne laissait pas que de s'imposer encore des tâches supplémentaires, articles ou études, qui portaient la marque de sa formation juridique et celle de son expérience professionnelle. Il avait publié, en 1908, un ouvrage, le *Monopole des Assurances*, dont la partie documentaire, sûre et complète à ce moment, serait sans doute à refondre entièrement, mais dont la partie doctrinale et les conclusions n'ont rien perdu de leur valeur. Il y dénonçait avec force « les conséquences redoutables du monopole au triple point de vue économique, social et financier ».

Directeur général, William LAMBERT réunissait en lui toutes les qualités, innées et acquises, que réclamait l'exercice difficile de ce qu'il appelait son ministère : sur un fond solide de connaissances juridiques bien classées, un savoir technique étendu à toutes les matières de l'assurance, une possession parfaite des textes et règlements spéciaux à la profession; avec cela une probité de pensée, une droiture de vues, une loyauté en affaires qui, reflets de sa propre nature, entretenaient heureusement à La Prévoyance les précieuses traditions du fondateur, décédé en 1921.

Son autorité était grande et de tous reconnue, qu'elle s'exerçât à son poste de commandement ou dans les divers organismes corporatifs créés pour l'étude des questions d'ordre général intéressant la profession. Il avait sur le personnel, intérieur et extérieur, un ascendant qui venait à la fois de sa compétence irrécusable, de son dévouement sans limite aux intérêts de « la Maison » et plus encore peut être, d'une bienveillance, d'une bonté qui, sans jamais aller jusqu'à la faiblesse, ne se défendait pas de se montrer compréhensive et, à l'occasion, paternelle. Il savait vouloir et commander. Il savait aussi payer de sa personne, faire le bien et le bien faire. Respecté et aimé tout à la fois, il était pour ses subordonnés, du plus humble au plus élevé en grade, un vivant exemple et un animateur incomparable.

Il jouissait dans la corporation des Assureurs (d'innombrables témoignages de douloureuse sympathie en ont fourni à La Prévoyance la preuve émouvante), d'une considération singulière. Ses confrères sont unanimes à déplorer sa disparition. Tous s'accordent à le proclamer : « Il honorait la profession. » Un plus juste hommage pouvait il être apporté à sa tombe?

C'est seulement en 1934 que William LAMBERT était entré à la Société de Statistique, sur la présentation de MM. Pochet et Barriol. Beaucoup de nos collègues, même étrangers au monde des assurances, ont pu apprécier, en dehors de sa valeur technique, l'étendue de son information en toutes matières économiques, l'ouverture de son esprit, comme aussi le charme et la sûreté de ses relations.

Si ses multiples devoirs professionnels, dont il n'entendait se décharger, fût ce partiellement, sur personne, ne lui permettaient pas d'assister ponctuellement à nos réunions, du moins tenait il à en recueillir les échos par une lecture soigneuse de chacun des numéros de notre Journal. Notre Secrétaire général, appelé à le rencontrer presque quotidiennement dans une autre enceinte, pourrait dire combien cette lec-

ture était attentive, fertile en observations judicieuses, voire en objections pertinentes. Mais comment un technicien de l'Assurance aussi averti que William LAMBERT eût il méconnu l'importance des méthodes pratiquées dans la disquisition des données statistiques et dans leur mise en œuvre?

Cet intérêt porté à notre activité ne se limitait point d'ailleurs à de simples lectures et à des entretiens avec un statisticien particulièrement autorisé. En toutes choses utiles, William LAMBERT savait passer aux actes. Il avait été le premier à faire inscrire dans le budget d'une compagnie d'assurances, au chapitre des œuvres de préparation, une subvention pour les cours de l'Institut de Statistique de l'Université, dont il appréciait grandement l'enseignement. Et cette subvention, il la faisait main tenir d'année en année, bien qu'elle ne fût pas admise en atténuation de la taxe d'apprentissage. Il encourageait d'autre part ses collaborateurs immédiats à entrer dans notre Société et à en suivre autant que possible les travaux.

La dernière séance à laquelle il assista fut celle du mois de janvier de cette année : il avait tenu à entendre les discours présidentiels de MM. Charles RIST et Victor DE MARCÉ et à y applaudir. Ce fut l'ultime manifestation de son attachement à la Société : une courte maladie, qui semblait ne pas mettre sa vie en danger, nous l'a enlevé subitement, le 30 avril.

Puissent notre tristesse et les regrets que sa mort a laissés parmi nous, apporter quelque adoucissement au deuil où sa famille est plongée!

G. PAYELLE. †

***

Georges PAYELLE (24 juin 1859-28 juin 1941).

Le doyen de nos anciens présidents vient de nous être enlevé en pleine vigueur intellectuelle; il venait de nous donner une notice nécrologique sur un de ses collaborateurs William Lambert, et hélas, un autre de ses collaborateurs, depuis 1909, se trouve amené à retracer la vie d'un grand Français, et d'un grand homme de bien.

D'abord avocat à la Cour de Paris en 1883, puis appelé comme chef adjoint du cabinet de Lockroy au ministère du Commerce et de l'Industrie en 1886, il devient secrétaire de la Commission de contrôle et des finances de l'Exposition Universelle de 1889; et, enfin, en 1894, chef du Cabinet du ministère des Finances, alors Poincaré; sa carrière administrative était fixée dorénavant à ce ministère : directeur du personnel en 1894, caissier payeur central du Trésor en 1895, directeur général des Contributions directes en 1900 et conseiller d'État en service extraordinaire, il prend enfin sa place à la Cour des Comptes en 1908 comme procureur général. La première place des hauts fonctionnaires lui est attribuée en 1912 et c'est comme Premier Président de cette Cour qu'il prit sa retraite en 1933. Les grades dans la Légion d'honneur avaient suivi parallèlement cette belle carrière et, en 1927, il était élevé à la dignité de grand'croix.

J'avais eu l'occasion d'approcher notre regretté Président lors de l'Exposition de 1900, en tant que rapporteur d'un congrès de l'Enseignement technique, et de faire une connaissance plus complète à la Société de Statistique où son élection précéda de peu la mienne.

Entré à notre Société en 1901 sous les auspices de Fernand Faure, d'Alfred Neymarck et de Coste, il ne tarda pas à prendre place au bureau, et l'année 1909, date de la réunion de l'Institut International de Statistique à Paris, le trouva à notre tête.

Il convient de rappeler ce que disait M. Albert Delatour en installant M. Payelle au fauteuil présidentiel, après avoir indiqué quelques unes des étapes de sa carrière.

« Le Gouvernement de la République a marqué par son choix en quelle estime il tient le fonctionnaire éminent, d'un caractère plein de droiture et dont les hautes qualités de direction s'étaient affirmées avec éclat dans la partie la plus élevée de l'Administration des Finances. Vous, mes chers Collègues, vous avez manifesté la vôtre, en appelant M. Payelle à la présidence de la Société, combien vous appréciez l'homme d'étude, le statisticien scrupuleux et éclairé qui a été à la tête de l'Administration des Contributions directes, le digne continuateur d'Émile Boutin, comme il le sera à ce fauteuil, l'homme aimable et, il me permettra de le dire aussi, l'élégant orateur qu'il vient de nous révéler dans le discours qu'il a prononcé, il y a trois mois, à l'audience solennelle de rentrée de la Cour des Comptes. »

C'est en effet M. Payelle qui avait le premier fait publier, par l'Administration des Contributions directes, une brochure annuelle du plus haut intérêt et qui donne des éléments, malheureusement encore trop peu détaillés, sur la perception des impôts, apportant ainsi une contribution importante à la répartition des richesses et des revenus. Rappelons enfin qu'il avait été élu à l'Institut international de Statistique en 1905.

Ceux qui, comme moi, ont eu l'heureuse chance de l'approcher à cette époque, ont pu comprendre les raisons de sa belle carrière et apprécier toute l'étendue de ses connaissances. La réunion de l'Institut coincidait avec le 50e anniversaire de la fondation de notre Société et cette occasion fournit à notre Président l'idée de composer un livre que l'on pourrait offrir à nos hôtes étrangers : c'est ainsi que les *Notes sur Paris* ont vu le jour; G. Payelle s'était réservé une petite place, tout à fait à la fin de l'ouvrage, mais il avait choisi son sujet et l'article Théâtres et Concerts est un historique à la fois concis et précis, étincelant d'esprit.

Depuis son départ de la Présidence, son action s'est constamment exercée pour maintenir à son rang cette Société dont il avait apprécié l'utilité, et, tout dernièrement encore, il lui manifestait son attachement en nous apportant des noms de nouveaux adhérents de haute classe. Il tenait d'ailleurs à assister à nos séances inaugurales de janvier et si, par malheur, une circonstance l'empêchait de faire acte de présence, sa lettre d'excuses venait atténuer le vide causé par son absence.

Jusqu'ici, je n'ai parlé que du grand fonctionnaire et du grand Président, mais je ne serai pas complet si je ne rappelais pas l'homme : ceux qui ont lu la nécrologie de M. Lambert ont certainement apprécié la sensibilité exquise de notre Président.

Il était bon et juste, ayant l'horreur de l'hypocrisie, du mensonge et de la calomnie, et il défendait ceux qu'il avait jugé dignes de son estime. Les hautes fonctions qu'il avait exercées lui avaient donné une parfaite connaissance des hommes et il savait choisir ses collaborateurs immédiats; il venait de le prouver, il y a à peine deux mois, par les nominations, unanimement approuvées, à la Direction générale d'une Compagnie d'Assurances dont il assumait la Présidence.

Ce fut une stupeur générale, et une douleur insigne quand la nouvelle de sa mort, que rien ne pouvait faire prévoir, vint à se répandre dans le personnel de cette Compagnie où tous, depuis le plus humble collaborateur jusqu'aux directeurs, l'aimaient et le vénéraient.

Pour la Société, c'est une perte cruelle et, tous, nous nous associons au chagrin de ses fils, de sa belle fille et de ses petits enfants qu'il chérissait tant; puisse notre sympathie apaiser un peu leur tristesse.

A. Barriol.

IV

BIBLIOGRAPHIE

The Variate Difference Method, by Gerhard TINTNER. — Principia Press, Inc. 1940. Bloomington, Indiana.

Ce volume est le cinquième de la collection de Monographies de la « Cowles Commission for research in economics ». L'auteur expose comment la « Méthode des Différences finies » peut être appliquée aux séries d'observations statistiques ordonnées dans le temps.

Le but que l'on se propose dans les problèmes de cette nature est de donner une représentation de la série à l'aide de deux composantes dont l'une de forme analytique exprime l'évolution du « *trend* » et l'autre exprime la partie « *aléatoire* » du phénomène. Ainsi, la *variance observée* se décompose en deux facteurs correspondants. Or on démontre que si l'on prend les différences premières, les différences secondes, les différences d'ordre « k » de la série originale, on ne change pas la variance de la composante aléatoire, mais on diminue autant qu'on le veut, la variance due au trend. En particulier, si l'on assimile la forme analytique à une expression parabolique de degré « n », les variances des séries successives décroissent jusqu'aux différences de $(n + 1)^{ème}$ ordre, puis se stabilisent au delà. Par exemple, pour la série de prix mensuels de la laine aux États Unis, de 1890 à 1937, les variances des différences successives sont :

Ordre des différences	Variances
0.	0,1121
1.	0,002054
2.	0,001237
3.	0,001096
4.	0,001029
5.	0,0009787
6.	0,0009449

Ici, à partir des différences d'ordre 5 la variance est *statistiquement stable,* donc le meilleur ajustement qu'on peut espérer obtenir le sera par une parabole du 4e degré.

La forme analytique étant déterminée, l'auteur rappelle les travaux de W. F. SHEPPARD et Miss SHERIFF concernant le choix de la meilleure représentation du trend par une moyenne mobile pondérée, des données brutes. A cet effet, des tableaux de *poids* sont donnés en fonction du degré de la fonction analytique et du nombre de points retenus simultanément pour composer la moyenne. D'autres tableaux donnent aussi les limites de confiance qui correspondent aux mêmes conditions.

G. TINTNER insiste sur l'importance pratique que peut apporter un « Test significatif » pour juger de la stabilité de la variance d'une série de différences finies, dès l'instant où l'on croit possible cette stabilité. Or les différences successives du fait de leur formation, sont en corrélation interne les unes avec les autres et, la loi de distribution de la variance observée reste encore inconnue. Aussi l'auteur propose-t il de sélectionner les différences successives de manière à ne retenir pour le calcul que celles qui sont sans corrélation interne. Ainsi, pour les différences premières, on ne retiendra de la série originale : $x_1, x_2, x_3, \ldots\ldots$ que les éléments :

$$\Delta x_2 \quad \Delta x_5, \quad \Delta x_8 \quad \Delta x_{11}, \text{ etc...}$$

éléments devenus indépendants.

Pour les différences d'ordre supérieur le sectionnement de la série originale serait encore plus faible, on perd donc en efficacité en n'utilisant qu'une fraction des informations. Cette « *Méthode de sélection* » est complétée par des tables de limites de confiance de la variance.

L'étude des corrélations entre différences finies de deux séries originales ordonnées

dans le temps est aussi développée, mais elle ne semble pas donner de résultats aussi heureux que dans le cas d'une seule série.

L'ensemble de l'ouvrage, facile à lire, permet d'acquérir une connaissance pratique de la question. L'annexe, très substantiel, présente des développements mathématiques récents du plus grand intérêt.

Si l'auteur montre la voie à suivre, dans les applications de statistique mathématique, il n'en reste pas moins l'obstacle de calculs importants, surtout si l'on recherche les moments d'ordre supérieur pour en dégager des caractéristiques de distribution. Espérons qu'un jour un outillage pourra être conçu pour exécuter rapidement et économiquement ces calculs dont les résultats sont pleins d'enseignements.

Robert HENON.

***

Cours de démographie et de statistique sanitaire. — VI. Tables de mortalité. Mouvement général d'une population, par Michel HUBER. — *Actualités scientifiques et industrielles*, n° 890, Hermann et Cie, Paris, 1941, 159 pages.

Ce volume constitue la sixième et dernière partie du cours professé par M. Huber à l'Institut de Statistique de l'Université de Paris de 1923 à 1933. Il y a lieu de se réjouir vivement de voir se terminer, en dépit des circonstances, la publication de cet ouvrage magistral dont l'ensemble dépasse 700 pages et où se trouvent décrits et analysés en détail tous les problèmes fondamentaux de la démographie. Comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, ce « Cours de démographie » est destiné à devenir l'auxiliaire indispensable non seulement des étudiants de l'Institut de Statistique, mais de tous ceux qui s'intéressent à l'étude de ces questions et qui ont besoin de bien connaître la nature des données qui servent de bases à leurs raisonnements et à leurs calculs.

Le fascicule récemment paru couronne dignement l'œuvre entreprise : la plus grande partie en est consacrée à l'étude des tables de mortalité, matière en laquelle M. Huber possède une compétence toute particulière, étant l'auteur des diverses tables relatives à la population française établies depuis le début du siècle, et ayant été chargé de présenter à l'Institut international de Statistique plusieurs rapports sur les méthodes d'élaboration et d'ajustement des tables de mortalité.

Dans une première partie, l'auteur, après avoir défini les divers coefficients caractéristiques de la mortalité, fait un exposé théorique de la méthode permettant, à partir des données de l'expérience, l'établissement des tables de mortalité relatives à une population fermée (dont les variations numériques dépendent seulement de la balance des naissances et des décès, sans mouvements migratoires) ou ouverte (admettant des échanges avec l'extérieur). Les caractéristiques de la mortalité à chaque âge présentent entre elles une certaine continuité : ceci a incité les mathématiciens à considérer ces coefficients comme des fonctions continues de l'âge, ou mieux encore de l'âge et du temps. On trouvera résumées ici sous une forme extrêmement claire les relations existant entre les diverses fonctions qui peuvent être définies, ainsi que les formules expérimentales les plus couramment utilisées pour la représentation des lois de survie.

La deuxième partie est consacrée à l'analyse des procédés employés au cours du temps et dans tous les pays ayant effectué jusqu'à présent des travaux de ce genre pour l'établissement de tables de mortalité. L'auteur tire de cette étude de nombreuses conclusions sur les méthodes de calcul utilisées : ajustement, calcul des quotients de mortalité, procédés particuliers aux premiers âges et aux âges élevés, choix de la période d'observation. Examinant les résultats fournis par les récentes tables françaises, il les compare à ceux indiqués par les tables antérieures ou par les tables de certains pays voisins, tels que l'Angleterre et la Suisse.

Une troisième partie traite de la mortalité infantile et des problèmes particuliers

que suscite cette question : variations dans le temps, suivant le sexe, l'âge, la légitimité, le mode d'allaitement. A l'intérieur d'un pays, l'étude de la mortalité infantile par circonscriptions territoriales rencontre des difficultés dues aux mises en nourrice, mouvement migratoire d'un genre particulier.

Un dernier chapitre est consacré à l'étude des coefficients qui mesurent le mouvement général d'une population au cours du temps et qui sont ainsi destinés à fournir une synthèse des variations indiquées par les divers coefficients caractérisant les phénomènes démographiques élémentaires. Les principaux taux utilisés sont définis et leur signification précise est analysée avec soin : taux d'excédent des naissances sur les décès, taux comparatif d'excédent basé sur une population-type, taux de reproduction brute et nette, taux naturel d'accroissement de Lotka.

L'ouvrage se termine par un bref exposé des travaux relatifs aux lois de croissance d'une population (fonction logistique) et aux prévisions démographiques.

Pierre DEPOID.

Le Gérant : R. WALTHER.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BERGER-LEVRAULT — NANCY-PARIS-STRASBOURG — 1941